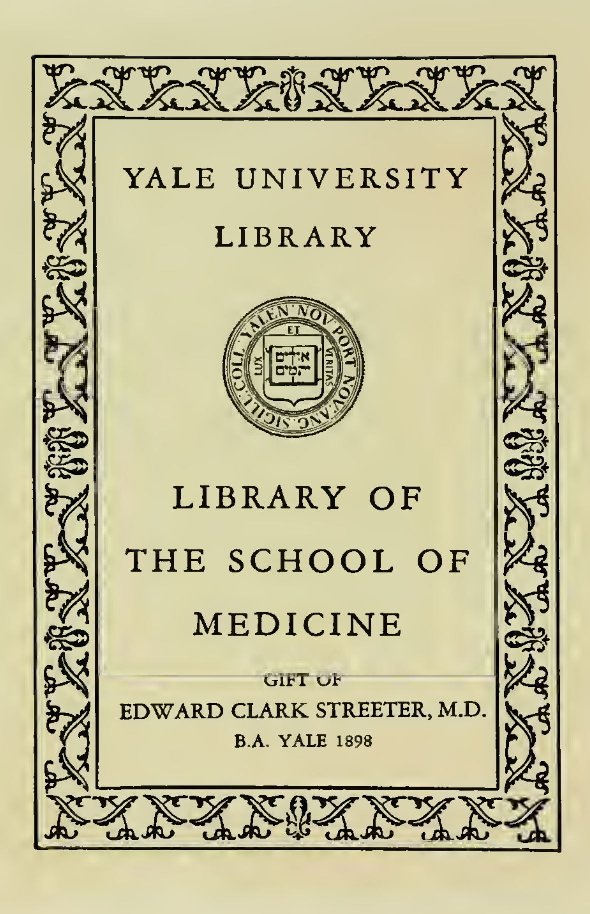

YALE UNIVERSITY
LIBRARY
COLL. YALEN. NOV. PORT. NOV. ANG. SICILL.
ET
LUX
VERITAS
LIBRARY OF
THE SCHOOL OF
MEDICINE
GIFT OF
EDWARD CLARK STREETER, M.D.
B.A. YALE 1898

ESSAIS DE LEXICOLOGIE MÉDICALE

FLUXION

ESSAIS DE LEXICOLOGIE MÉDICALE

NOTE POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE LA FLUXION

> In Worten die Klarheit,
> In Sachen den Nutzen.
> LEIBNIZ.

PAR

Le D[r] CLERMONT

Ancien interne des hôpitaux.



PARIS
V. A. DELAHAYE ET C[e] LIBRAIRES-EDITEURS
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1878

ESSAIS DE LEXICOLOGIE MÉDICALE

NOTE POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE LA FLUXION

Une étude complète des fluxions serait longue et difficile. Leur histoire est celle de la médecine; leur description évoque une grande partie de la biologie morbide ou normale. Idées, elles ont été mêlées à toutes les pathogénies anciennes, si le mot n'est pas trop ambitieux pour les explications dont on se contentait; phénomènes, elles font partie d'un grand nombre d'actes pathologiques ou physiologiques.

Malgré cette ubiquité dans le temps et dans les faits, les notions qu'on en a sont loin d'être assurées et universellement admises. Leur dénomination elle-même n'est pas acquise. Des phénomènes identiques sont nommés *congestions* dans tel livre de physiologie, et *fluxions* dans tel traité de pathologie.

Il peut donc paraître utile de savoir enfin quelles idées ont été dans l'histoire attachées à ces noms, en quoi elles correspondent aux phénomènes observés de nos jours. La contre-partie d'une telle étude serait de rechercher

sous quels noms et comment ont été décrits ces faits, quand ils ont été connus. Par exemple, le mot *congestion* a signifié *collection* quelconque accumulation lente; il signifie aujourd'hui *hypérémie* intra-vasculaire; or, cette hypérémie répond dans Hippocrate (1) et Galien (2) à *interceptions des veines*, à *stase et coagulation des humeurs*, à *plénitude*, *pléthore* et *fluxion*.

L'histoire scientifique doit donc se faire à deux points de vue : ou l'on suit dans ses voyages à travers les intelligences une idée bien formulée, ses commencements, sa constitution, son évolution, ses éclipses et ses retours; ou l'on étudie une forme verbale dans ses significations successives, diverses, quelquefois contradictoires. Heureux quand on ne confond pas les deux pistes, attribuant à un mot une valeur qu'il n'avait pas au temps supposé, ou perdant l'idée, sous les formes verbales qu'elle a revêtues tour à tour. Il importe de ne pas faire de telles erreurs, et le seul guide sûr c'est le dictionnaire de chaque époque, de chaque auteur (3).

L'étude lexicographique doit donc passer avant tout.

Le dictionnaire (4) historique de la médecine est le seul fondement solide où se puisse établir l'histoire de cette science (5).

(1) Œuvr. Ed. Littré. VII : *Des Maladies*, IV, §§ 44-52.

(2) Op. Ed. Gott. Kühn, VII : *De plenitudine lib.*

(3) Je dois vous faire connaître le sens du Dictionnaire dont je me sers. (Broussais. Cours de path. et de thér. gén., 2e édit., 1834, p. 71, t. I.

(4) Nos equidem vera rerum vocabula amisimus (Sall. Cat., 22) : Dictionnaire ne peut pas signifier autre chose que lexique.

(5) L'histoire littéraire est le point de départ essentiel de l'histoire de la science proprement dite et tant que cette première partie de la science ne sera point accomplie, la seconde restera toujours incomplète. (Daremberg. Œuvres choisies d'Hippocrate, 1855. préf.).

Cette œuvre préliminaire est d'autant plus nécessaire que, de tradition, les médecins ne se montrent guère scrupuleux sur l'invention et l'emploi des mots (1).

D'autre part, si « je ne crois pas à Hippocrate comme à un témoin, c'est parce que je vois que ses démonstrations sont solides (2) », si l'autorité ne fait pas la science, c'est elle qui détermine la valeur des mots (3) et « qui a créé le langage dont nous nous servons et que nul ne remplacera (4) ». Sans doute cette valeur a dû varier, la langue d'une science se fixant encore moins que la langue commune, mais sous ces variations il existe un fond commun, l'idée dominatrice avec laquelle, pour être légitimes, doivent s'accorder toutes ces variations. C'est cette idée qui doit ressortir de l'histoire des fluxions et se dégager des surcharges qu'elle a subies dans les mouvements de la science.

Je me suis renfermé autant que possible dans mon sujet. Il eût été trop facile d'en sortir, à la faveur des mots voisins, celui de *catarrhe*, par exemple. D'ailleurs même restreint, le sujet aurait été trop étendu s'il eût fallu donner les jugements de tous les auteurs. On s'est

(1) Son de una necessidad tan absoluto los dicionarios explicativos de las palabras tecnicas... pero se hace mas indispensable dicha necessidad en la ciencia di curar en la cual parece se complacen sus profesores y a en inventar cada dia terminos nuevos o y a en cambiarla significacion de los antiquos. (Hurtado de Mendoza : Vocabulario medico-quirujico. Madrid, 1849, in-8, préf.).

(2) Galien. Des mœurs de l'âme, IX.

(3) Rigoureusement chacun est maître de donner à un mot l'acception qu'il lui plaît ; mais c'est à ses risques et périls et il est blâmable lorsqu'il ne se conforme pas à la tradition, aux habitudes prises, aux analogies. (Jaumes. Traité de path. et de thér. générales. Montpellier, 1860.)

(4) Professeur Chauffard : Andral.

borné à quelques-uns et aux Lexiques : cela peut suffire, puisqu'il ne s'agit que d'établir une tradition.

J'ai, en général, donné des traductions au lieu des textes, ce qui eût été abusif à cause de leur longueur ; j'ai, d'ailleurs, soigneusement indiqué les moyens de s'y référer.

Mon étude se compose de cinq chapitres, répondant à cinq périodes historiques à peu près distinctes ; la première est la période antique, celle d'Hippocrate et de Galien ; la seconde est la néo-grecque, elle correspond à la Renaissance ; la troisième est celle des XVIIe et XVIIIe siècles, où la fluxion a perdu son ancienne valeur et n'est plus qu'un nom du catarrhe ; la quatrième est celle qui commence à Bordeu et à Barthez, et se continue dans l'Ecole de Montpellier ; la cinquième est l'époque moderne commençant avec ce siècle.

CHAPITRE PREMIER

ANTIQUITÉ

Est-il besoin de le dire? *Fluxion* signifie le fait physique de l'écoulement, et de l'écoulement rapide, entraîné, bouillonnant. Telle est l'idée dominatrice, le sens vrai du mot auquel il faudra recourir (1). C'est par l'oubli de ce sens très-précis cependant, et très-caractérisé, que l'on a fait de *fluxion* le synonyme de *congestion*. Congestion signifie entassement immobile, il a toujours été entendu dans ce sens, et l'on ne comprend pas que la fluxion puisse être ou l'équivalent ou une forme de la conges-

(1) *Fluxion* appartient à une famille de mots très-employés en toute langue par les sciences naturelles : *fluxus*, *fluz*, φλυεῖν, *fliess*, *vloet*, βλυεῖν, *blut*, *blood*, φλέψ. (Bopp. Bailly).

La recherche de l'étymologie n'est pas un jeu de dérivations arbitraires, puériles et faites après coup. L'étymologie d'un mot, c'est son sens vrai, réel. Elle est importante surtout pour comprendre le langage médical antique. Tous les noms médicaux y sont ceux de phénomènes physiques, très-sensibles, très-simples et très-naturels. C'est en s'écartant des étymologies que l'on a construit tant de théories quintessenciées, qui ont formé une sorte de mythologie médicale.

D'autre part, comme il n'y a pas autant de mots que d'idées, le même mot exprime une idée principale et une foule d'*idées latentes* (Bréal), qui gravitent autour de la première. Un mot est tout un système dont l'étymologie est le lest et le centre.

tion : « L'accélération de la circulation et la congestion proprement dite, deux états trop souvent confondus et qui ne doivent pas l'être ! (1). »

Pline est le premier auteur scientifique qui se serve du mot (2). Il l'emploie onze fois dans notre sens de flux (3), et une fois le fait suivre de l'épithète *occulte* (4). Il en fait le synonyme du grec *rhumatisme*, et parle aussi une fois de rhumatisme occulte (5) ; ces expressions de fluxion occulte, de rhumatisme occulte sont intéressantes en ce qu'elles nous font surprendre le passage du sens de flux extérieur à celui de flux interne, hypothétique, processus pathogénique. Ce procédé métaphorique est de la tradition hippocratique dont « les maîtres s'efforçaient de rapprocher les maladies internes et plus cachées des maladies externes et évidentes, afin de découvrir alors par les manifestations sensibles les lésions, les troubles, les perturbations physiques, vitales, etc., locales ou générales, cachées dans les profondeurs de l'organisme (6). »

Pline ne nous apprend rien de plus; mais Pline suffit pour déterminer le sens du mot latin et pour légitimer l'emploi qu'en firent les traducteurs de la

(1) Jaccoud. Traité de path. int., 3e édit., 1873, p. 5.

(2) Celse, que je sache, ne s'en sert jamais. Ce n'est pas qu'il ne parle de la chose (II, 8, 12. IV, 2, 41. VII, 7, 54. III, 22, 9, II, 7, etc.)

(3) Ed. Teubner. XX, 49. XXI, 123. XXII, 98, 138. XXIV, 13, 126, 128. XXV, 80. XXVII, 74. XXVIII, 87.

(4) XXXI, 127.

(5) XXV, 88.

(6) Boyer. Dict. encyclopédique des sciences médic. Histoire de la médecine.

Renaissance. C'est par *fluxion* en effet qu'ils exprimèrent les mots ῥόος, ῥύσις, ῥεῦμα (1), ῥευματίσμος, de la médecine grecque.

Malgaigne, dans cette large discussion à laquelle se livra l'Académie (2), à propos du séton filiforme, avança un paradoxe étrange que son esprit eût sauvé si l'esprit suffisait à changer l'erreur en vérité. La théorie de la révulsion, dit-il, est toute moderne, et ni Hippocrate, ni Galien ne s'en doutaient. Les caractères entiers ont seuls le privilége de ces colossales erreurs.

M. Bouvier lui montra le mot de révulsion trente-neuf fois dans une page de Galien, et vraiment le mouvement des humeurs, le trouble de leur équilibre, leur transport, leur révulsion, leur dérivation, leur cours à changer ou à respecter, sont le fond de la pathologie générale hippocratique. Je dis hippocratique, car il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici d'une personnalité, dont la tradition médicale n'a point tenu compte, acceptant sans critique, pour en faire l'objet de ses études et de ses commentaires, un ensemble d'œuvres étrangères l'une à l'autre et de diverses mains.

La théorie, ce qu'on a appelé la doctrine hippocratique des fluxions, n'a pas manqué d'exposition ni de commentaires. Je m'appuierai pour l'exposer sur l'autorité de M. Daremberg (3) et sur les textes.

a. Tout d'abord, il n'y a pas de distinction à établir dans le groupe des mots ῥεῦμα, ῥόος, ῥύσις, κατάῤῥους, qui cor-

(1) Flumen.

(2) Bull. de l'Acad. de méd., 1856.

(3) Histoire des sciences médicales, t. I, 1870.

respondent à *fluxus. defluxio, fluxio, distillatio, fluor*, etc. Tous ils impliquent l'idée de mouvement d'humeurs et d'humeurs dans le sens de *liquides*, de *fluides*, que ce soit telle ou telle humeur, normale ou pathologique. Ces mots n'ont rien de particulièrement scientifique ; ils ne désignent pas un processus morbide défini, ni encore moins une maladie constituée. Ce sont des expressions de langage vulgaire, qui n'ont pas pris ces valeurs doctrinales qu'elles auront plus tard.

Un liquide qui coule à l'extérieur, voilà le prototype des fluxions, flux, catarrhes antiques. De ce qu'il coule, on conclut qu'il a été anormalement conduit à la partie d'où il coule : il y a donc afflux, fluxion interne, occulte. Puis on pousse l'induction plus loin, et de ce qu'une partie paraît malade comme telle autre qui a flué, on conclut qu'elle est aussi le but d'une fluxion et l'on attend avec impatience, l'on provoque ou l'on respecte l'écoulement extérieur qui doit finir telle maladie, séparer, sécréter l'humeur fluente, juger enfin l'état anormal.

On pourrait appuyer cette théorie de nombreux textes. Il faut se contenter de ceux-ci : d'abord le fameux axiome : « là où il y a stimulus, il s'y fait afflux, puis émission de sang. » — « Si la fluxion se fait par la partie postérieure ou que la pituite parvienne par le palais au ventre, ceux à qui le ventre flue *ne sont cependant pas malades*. Si la pituite reste en deçà, il se fait des iléus chroniques (1). » — La péripneumonie se produit, quand la pituite et la bile étant mises en mouvement et échauffées, le poumon, par l'effet de la chaleur, attire des lieux voisins une humeur qui *s'ajoute à celle qui est déjà en lui*. Quand cette attrac-

(1) Littré, VIII : *Des glandes*, 14. Διάῤῥοια ne signifie-t-il pas *couler en traversant ?*

tion est opérée et que la bile et le phlegmon *ont pris siége fixe* (ce sera plus tard la congestion) dans le poumon, la matière pourrit et devient du pus (1). » — Quand le poumon est gonflé par l'érysipèle, qu'il a attiré le sang à soi et que l'ayant pris, il le retient (2)... »

b. Les premières conditions des fluxions sont la constitution du corps formé de solides et de liquides et une certaine solidarité, un courant commun des humeurs. Sans doute on ne saurait prêter à Hippocrate la connaissance de la circulation du sang ; mais il n'a pas méconnu la continuité des humeurs, l'unité de leur canalisation ; tout le système de la révulsion implique nécessairement cette notion. — « Le corps communique partout avec lui-même, saisit le liquide en quelque lieu que ce soit (3). » — Dans mon opinion le corps n'a point d'extrémité, comme il n'y a pas de commencement dans un cercle une fois tracé (4). » — « Tout conflue, tout conspire, tout est sympathique (5). » Quel autre sens pourrait avoir ce Σύῤῥοια, cette *confluence*, rapprochée de ses congénères ῥόος, ῥεῦμα..? — « Quand la cause de la maladie coule avec l'humeur, elle est flottante, occupe surtout tantôt un point, tantôt un autre et, changeant toujours procure des intermissions (6). »

(1) Littré, VI, 193. *Des maladies*, I,27.
(2) Littré, VII, 183. *Des affect. int.*
(3) Littré, VI, 293. *Des lieux dans l'homme*, § 9.
(4) Littré, id., § 1.
(5) Littré, IX, p. 106. *De l'aliment*, 23.
(6) Littré, p. 277, VI. *Des lieux...* § 1.
Il est même dans la collection hypocratique fait allusion à la circulation des végétaux. « Quand le temps est venu, les veines de l'arbre élargies y produisent une fluxion grasse et épaisse qui vient de la terre. » (De la nature de l'enfant.)

c. Le mouvement et l'existence des humeurs sont donc normaux. Il y a des fluxions naturelles; elles deviennent contre nature quand elles pêchent par leur abondance, leur force, leur viciation.

Quant aux forces qui mettent ces liquides en mouvement, quant aux voies qu'ils parcourent, l'école hippocratique n'a qu'une pauvre hydraulique animale, une pauvre anatomie.

Les fluxions passent par les veines, la trachée artère, le palais..., des voies indéterminées qui « se dilatent et deviennent coulantes ». Elles sont ou attirées, ou propulsées par des différences de densité, de chaleur, de sécheresse, de force, de noblesse, entre les organes. Parmi ces fluxions qui se font « d'une partie quelconque à une partie quelconque, » il en est une qui prendra l'avantage sur les autres dès Galien. C'est le catarrhe dont le point de départ est un, la tête, les aboutissants multiples. Il aura dans l'avenir une extension si considérable qu'il englobera toutes les fluxions : l'espèce absorbera le genre.

Cependant dans cette physiologie pathologique de fantaisie, on trouve des traces de phénomènes réels Est-ce une conjecture illégitime de voir le frisson dans la description suivante ?

« Les fluxions (1) surviennent et quand la chair est refroidie en excès et quand elle est échauffée en excès et en phlegmasie.

« Les fluxions provenant du froid se font lorsque la chair qui est dans la tête et les veines sont tendues; les veines, vu que la chair frissonnant se contracte et exerce une action d'expulsion, expriment le liquide;

(1) Littré, VI, 291. *Des lieux...* § 9.

les chairs contractées exercent une expulsion en sens inverse et les cheveux se hérissent (horripilation), étant pressés fortement de tous côtés à la fois. *De là tout ce qui est exprimé s'épanche où le veut la chance* » (1).

Le froid a donc un effet astringent et impulsif ; la chaleur a un effet contraire, elle dilate ; « la fluxion par la chaleur se produit quand les chairs raréfiées *ouvrent des voies* et que le liquide échauffé est devenu plus ténu. En effet, tout liquide échauffé perd de sa densité et tout *s'écoule dans ce qui cède* ».

Ce qui constitue en résumé la fluxion hippocratique, c'est d'abord l'*irrigation* intérieure de la partie éprouvée (2), puis l'*afflux* vers cette partie, afflux produit par deux forces : la première, extérieure, propulsive, citérieure, *a tergo* ; la seconde propre à la partie, attractive, ultérieure, *a fronte*. Celle-ci a deux modes : dans l'un l'attraction est réelle ; dans l'autre elle n'est qu'apparente, parce qu'en réalité il y a diminution de la résistance, dilatation des voies et que l'afflux se fait encore par propulsion.

Enfin l'afflux continué par l'irrigation se finit par le flux ; sinon, si la partie garde l'humeur, il y a maladie.

On pourrait ajouter bien des détails, faire la description de la nature humorale de ces fluxions ; mais ce n'est pour elles que leur mode et non leur essence. On pourrait rappeler ici les vues larges et élevées d'Hippocrate sur

(1) Dans le stade de frisson des fièvres intermittentes la constriction des artérioles périphériques provoque dans les viscères des hypérémies qui naissent par le mécanisme des fluxions collatérales. Jaccoud. Traité de pathol. int., p. 5).

(2) Les traducteurs se servent maintes fois des mots d'*irrigare, irrigatio*.

l'unité, la hiérarchie, l'ordre, la sympathie dans le corps vivant. Mais quoi : il s'agit seulement de fait physique et il faut se borner ici comme plus tard à en déterminer les conditions de même ordre.

La doctrine hippocratique a ce privilége d'avoir eu des retours et des renaissances singulièrement nombreux. Quelque influence qu'ait eue sur lui les théories intermédiaires, Galien n'en est pas moins un restaurateur de l'hippocratisme. Il adopte tout entière la doctrine des fluxions et la développe avec sa prolixité et ses répétitions ordinaires. Hippocrate avait constitué le mécanisme ; Galien, acceptant ce mécanisme (1), insiste sur la nature cacochymique, sur l'élément humoral de la fluxion. Au XVI[e] siècle, nous verrons la fluxion être plus hippocratique, tandis qu'au XVII[e] et au XVIII[e] elle sera plus galénique.

L'originalité de Galien dans la question porte sur deux points. D'abord il se fait le « législateur » de la révul-

(1) « La fluxion de l'œil se fait quand les humeurs ténues y sont emportées de manière à ne pouvoir plus être retenues et à couler au dehors (Défin. méd.). » — Si les ouvertures des vaisseaux qui aboutissent à l'utérus sont plus ouverts que de juste et si le sang est plus ténu ou plus chaud, s'il est poussé vers les veines de l'utérus, il se fait une évacuation immodérée des mois (de sang miss., cap. 8).—Quand une fluxion se fait en un muscle, les grandes artères se remplissent et se distendent, puis les moyennes, enfin les petites. Apportée violemment dans celles-ci elle ne peut plus être retenue par les orifices de ces vaisseaux, elle traverse les tuniques et les foramina. Alors les espaces vides qui sont entre les éléments premiers se remplissent. Tout s'échauffe, c'est un phlegmon (de inæquali intemperie). Kühn VII, 736. — Dans le Commentaire sur le quatrième livre des Maladies aiguës, 27, s'établit la succession suivante : douleur, fluxion, pléthore, corruption (dilacération) stase. »

sion et de la dérivation : Barthez n'est que son commentateur. Beaucoup de textes le pourraient prouver, si c'était le lieu ; je me borne à ceux-ci qui sont propres à caractériser la fluxion: « La révulsion s'emploie quand les humeurs sont à l'état d'écoulement; la dérivation quand elles ont pris siége dans la partie (1) ». — « Le sang peut être empêché de faire fluxion, soit par lipothymie, soit par révulsion vers une partie antithétique, soit par déviation vers les parties voisines, soit par refroidissement général ou partiel (2). » — « Quand la fluxion coule avec violence, révulsion antithétique (3) ».

Un dernier mot sur Galien : il a autorisé le mot *rhumatisme* qui est l'abstrait de fluxion et qu'il emploie dans le même sens ; c'est lui qui a introduit la fameuse locution *diathèse rhumatismale*, en français : *disposition fluxionnaire*. Qu'entendait-il par là? Bien des choses: — l'aptitude d'un organe à recevoir une fluxion ; — l'état d'irrigation fluxionnaire et catarrhal (4) ; — la cause immédiate du phlegmon quand il n'y a pas eu de cause extérieure (5); — l'habitude, la répétition fluxionnaire en un même lieu (6) ; — l'état de congestion (excrétions, sang altéré, aliment non assimilé) qui suit une fluxion lorsqu'elle a cessé : un état général où la fluxion se fait d'un lieu à un autre et pré-

(1) Kühn, XI, Ad. glauc. *de méd. meth.*, II, 4.

(2) V. Thérap., 5.

(3) Kühn, X, *de méd. meth.*, IV, 6.

(4) Kühn, VII, de diff. feb. II, c. 13, 14 et 15. — « Dans les affections et inflammaions externes, cette diathèse augmente la douleur, la tuméfaction, rend les veines turgescentes à cause de l'afflux d'une matière inutile. La même chose se passe pour les inflammations internes des poumons et du thorax ».

(5) Kühn, XI, ad Glauc., II, 2.

(6) Baillou. Déf. méd.

pare une hémorrhagie (utérine) (1) ; — un état général affaibli, manquant de sang, où il se fait cependant fluxion vers les parties charnues (2) ; — enfin l'état des arthritiques dont les parties principales toutes saines fluxionnent les articulations (3).

(1) De sang miss, 8.
(2) Gorrœi. Défin. méd.
(3) Kühn, XI ad. Glauc., II, 2.

CHAPITRE II.

RENAISSANCE.

Cette longue période médicale, qui commence après Galien pour finir à la Renaissance, sous ses deux formes néo-latine et arabiste, n'a pas exercé d'influence bien constatée. Avant elle, c'est Hippocrate et Galien qui dominent la tradition : après elle, c'est Hippocrate et Galien reconstitués et renaissants. Elle est comme un moindre cercle qui viendrait aboutir au grand cercle des idées hippocratiques. Quelle qu'elle soit, on est en droit de ne s'y pas engager.

Passant donc tout de suite à la Renaissance, les premiers noms que nous rencontrons sont ceux de Brissot et de Fernel.

Brissot (1478-1522) est célèbre pour sa grande polémique sur le lieu d'élection de la saignée dans la pleurésie (1). La doctrine sur laquelle il fonde sa pratique est la doctrine hippocratique.

« Il y a des fluxions régulières qui apportent l'aliment ; et des fluxions contre nature. De celles-ci les unes sont bienfaitrices, qui éliminent les excrétions nuisibles ; ou

(1) Apologetica disceptatio in quà docetur per quœ loca sanguis mitti debeat in viscerum inflammationibus prœsertim in pleuritide. Ed. nov. R. Moreau, 1622. Paris, in-8.

innocentes, qui viennent d'une partie noble, sur une moins noble, par exemple, sur les glandes. D'autres fluxions sont vraiment contre nature, quand elles sont violentes ou qu'elles se portent sur un organe important ; ce sont elles qu'il faut arrêter et détourner (1). La révulsion se doit faire non pas vers l'extrémité contraire de la ligne droite mathématique, ni vers les parties voisines sympathiquement malades, mais de proche en proche et en rétrogradant par la voie qu'a suivie la fluxion. Ce doit être un retour vers le milieu du corps, vers la veine cave. Faire révulsion vers les extrémités basses, ce n'est pas conduire la fluxion aux pieds, c'est faire une révulsion descendante vers le centre (2).

« Il y a deux sortes de fluxions : celle qui vient dans la veine nourricière de la partie précédemment malade, en état de phlegmasie et pleine déjà d'humeur. L'autre précède la maladie, elle n'est pas dans la veine nourricière Par exemple on l'empêchera dans l'angine, en saignant la veine humérale (3).

« La douleur appelle la fluxion, parce que la faculté d'élimination accomplit sa fonction alors qu'elle sent quelque chose de nuisible ; elle attaque l'objet infestant, et exprime dans la partie atteinte du sang et des esprits venus des parties supérieures. Les veines supérieures se remplissent de sang, envoient et apportent comme des troupes auxiliaires pour chasser l'ennemi commun.

« La première cause de la fluxion et du phlegmon, c'est l'humeur pêchant en quantité ou en nature ou des deux manières à la fois. Les parties les plus fortes l'envoient

(1) P. 6 et 9.
(2) P. 19.
(3) P. 36.

aux faibles et celles-ci aux plus faibles, les grandes veines dans les moyennes, et celles-ci dans les petites (1)...

Ainsi pour Brissot, la fluxion est un mouvement d'humeurs, légitime, correcteur ou noscible. Il est noscible par sa force, l'abondance du flot ou par sa nature viciée secondaire à la production d'humeurs morbides soit dans la partie, soit dans le sang avant sa distribution dans les parties.

Mais Brissot (2) ne formule pas cette doctrine dans sa suite et son intégrité ; il n'en fait intervenir les principes qu'au fur et à mesure des besoins de son argumentation. C'est dans les œuvres de Fernel (1497-1558) qu'il faut chercher la première et la plus complète exposition de la théorie.

Il faut d'abord remarquer que si dans ses autres livres de pathologie, Fernel nomme incidemment la fluxion, c'est dans son livre des *affections externes* qu'il en fait l'exposé didactique. La véritable fluxion, la fluxion type est pour lui externe, objective et sensible, et les fluxions internes pathogéniques ne sont qu'une imitation inductive de la première.

« La cause propre et immédiate (3) de ces tumeurs c'est l'humeur altérée s'accumulant contre nature, mais elle s'accumule, ou par congestion ou par fluxion.

(1) P. 66.

(2) Se rattache à Brissot Laurent-Joubert (1529-1583) : *Deux paradoxes sur la Révulsion. tr. de* 1581 ; c'est une discussion sur la direction qu'ont les mouvements fluxionnaires et que doit avoir la contre-fluxion.

(3) Joan. Fernelii de morb. univ. et part. libri IV, post. Path Lug. Bat., 1645, p. 415.

« La congestion contre nature se forme insensiblement des humeurs attribuées comme aliment à la partie. En effet, quand la partie est assez débilitée pour ne plus transmuter en sa propre substance l'aliment affluent, ou assez viciée pour le corrompre et ne pouvoir plus rejeter les excrétions, il se fait de nécessité une congestion contre nature.

« La fluxion est un courant d'humeur (1) plus rapide et plus copieux qu'il n'est utile pour l'alimentation de la partie. Les causes internes sont l'abondance, l'acrimonie (2) et la ténuité de la matière qui doit affluer. La force de la partie qui la met en mouvement, le relâchement des voies, la débilitation et la déclivité de la partie qui la reçoit. Les causes visibles sont : la contusion, les ruptures, les blessures, les déplacements et tout ce qui par force de douleur ou de chaleur attirent la fluxion. »

A la page suivante, Fernel explique encore à propos du phlegmon les suites de la fluxion. « Lorsque les veines et les artères majeures sont distendues par une quantité disproportionnée de sang, elles déposent leur surcharge comme un fardeau dans les vaisseaux moyens, et de celui-ci dans les petites. Mais alors le sang ne peut plus être retenu par les oscules et les méats des tuniques ; il coule et s'épanche dans les espaces vides qui sont entre les fibres des parties élémentaires... »

Ainsi il y a d'après Fernel () un courant normal d'humeurs nutritives dont le débordement dans les tissus se

(1) Pris dans le sens général de liquide, I, 261. Phys. VI.

(2) Les principales causes de la fluxion irritative sont... la modification produite dans le sang par certains poisons morbides. (Jaccoud. Loc. cit., II, p. 13, fluxion pulmonaire.)

(3) De naturali parte medicin. Paris, 1542.

fait régulièrement pour la nutrition. Ce courant est continu. « Sa continuité est admirable, les veines sont disposées en une série par laquelle le sang s'écoule en entier avec la vie quand la voie lui est ouverte » (1) : c'est le σύῤῥοια d'Hippocrate. La fluxion est la suractivité et la surabondance de ce courant : ce courant est produit par une violence citérieure propulsive, par la dilatation des vaisseaux, et l'atonie, la moindre résistance de la partie.

La fluxion se partage en deux périodes : dans la première elle passe dans les trois ordres de vaisseaux, elle est incertaine ; dans la seconde, le débordement des humeurs se fait : la fluxion est fixée. Ce sont là des indications de la révulsion et de la dérivation. Tant que la fluxion est incertaine de sa voie, il faut la détourner, l'attirer sur un point voulu, où elle se déchargera en faisant le moins de désordres. C'est là le sens de la révulsion et de l'antispasis. Quand « son ardeur et sa violence sont apaisées, qu'elle s'est fixée, si l'humeur dans la partie est encore liquide, il faut dériver, lui ouvrir des voies latérales de dégorgement où elle puisse s'écouler. « S'il y a infarctus et que l'humeur soit privée de toute fluidité, alors on emploie les émollients » (2).

La distinction de ces deux termes : révulsion et dérivation, qui ont tant fait discuter, est ici on ne peut plus claire.

Ambroise Paré (1509-1592) est le contemporain de Fernel. Son grand ouvrage parut en 1561. Il n'est pas

(1) Méth. méd., 3.
(2) Therapeut. universalis, II, p. 37.

étonnant qu'il y ait grande ressemblance entre leurs doctrines sur la fluxion.

« Les causes générales des apostémes, dit Paré (1), sont deux, à savoir : fluxion et congestion. La fluxion est un soudain débordement d'humeur en une plus grande quantité qn'il n'est de besoin à la partie pour sa nourriture... Elle procède : de la partie mandante... où les humeurs pêchent en quantité ou en qualité, irritent la vertu expansive ;... et de la partie recevante... devenue capace par chaleur (mouvements immodérés, feu, soleil, médicaments âcres), —par douleur,—dyscrasie (altération subite par chaleur ou froid), — solution de continuité, — sensibilité de la partie naturellement insensible, — imbécillité naturelle ou acquise de la partie (laxité, dilatation des conduits), — enfin sa situation basse. »

A la page 302, on trouve la mention de « fluxions d'humeurs chaudes ou froides qui tombent sur une partie en plus grande quantité qu'elle ne peut altérer, digérer et régir... en sorte que de telles fluxions suffoquent et éteignent la chaleur naturelle et les esprits par faute de transpiration. »

La congestion se fait « par débilité de la vertu digestive ou contentrice, imbécillité de la vertu expultrice ; et lors se fait amas d'humeur en la partie. »

Prosper Alpin (1553-1616) est, on le sait, solidiste. Il admet deux diathèses, celle de resserrement et celle de relâchement. Chaquc diathèse peut produire la fluxion (2) : le resserrement, en poussant les humeurs sur une partie

(1) A. Par. Œuvres, VII, p. 162. P. Rigaud. Lyon, 1652.

(2) Fluxion y est aussi pris dans le sens de flux, d'écoulement extérieur.

du corps où se font les collections (congestions), phlegmons ; le relâchement, en les laissant pénétrer dans la partie (1).

On le voit : le paragraphe 9 du traité hippocratique *De locis* est le fond de cette pathologie générale qui dérive d'ailleurs de Thémison (2).

Baillou (1538-1616) clot la série des médecins néo-hippocratiques. La fluxion reste pour lui le transport d'humeurs des parties supérieures aux inférieures, des fortes aux faibles, des parties contenantes vers l'intérieur des vaisseaux. Le catarrhe en est une espèce. La fluxion peut être suivie de congestion et de corruption dans la partie. Les fluxions sont faites d'humeurs altérées, nitreuses, âcres, indigestes (3).

Mais dès l'époque de Baillou la fluxion perd sa généralité, sa valeur pathogénétique commune. D'une part Baillou a lieu d'attaquer les médecins : il les traite d'*ignorants* parce qu'ils confondent la fluxion avec le catarrhe ; d'autre part il décompose lui-même la fluxion et prend une grande partie des faits fluxionnaires pour en constituer le rhumatisme (4).

Les lexiques qui répondent à cette période sont ceux de Brunfèls (5), de Foës (6), et les deux éditions de Gorris.

(1) P. Alpini. De medic. méth. path., 1611, p. 17.
(2) P. 16.
(3) G. Ballonii. Op. om., I, 128, 175, 265, 455. IV, p. 210, 315 et seq. III, 424, 320, 287.
(4) Cette nouvelle espèce morbide n'est peut être pas si bien caractérisée par Baillou, qu'on a bien voulu le dire.
(5) Œconomia Hippocratii. Francofurdi, 1588, in fol.
(6) Onomasticon medicinœ Argentorati, 1534, in-fol.

Le premier est très-raccourci et incomplet : fluxion est synonyme de ῥευματίσμος et signifie surtout les flux extérieurs, accessoirement « la distillation des humidités et des superfluités catarrhales. » C'est déjà la substitution du catarrhe à la fluxion.

Le second, d'habitude si complet, ne définit pas tous les mots de la série et laisse de côté la théorie des fluxions internes pour ne parler que des flux.

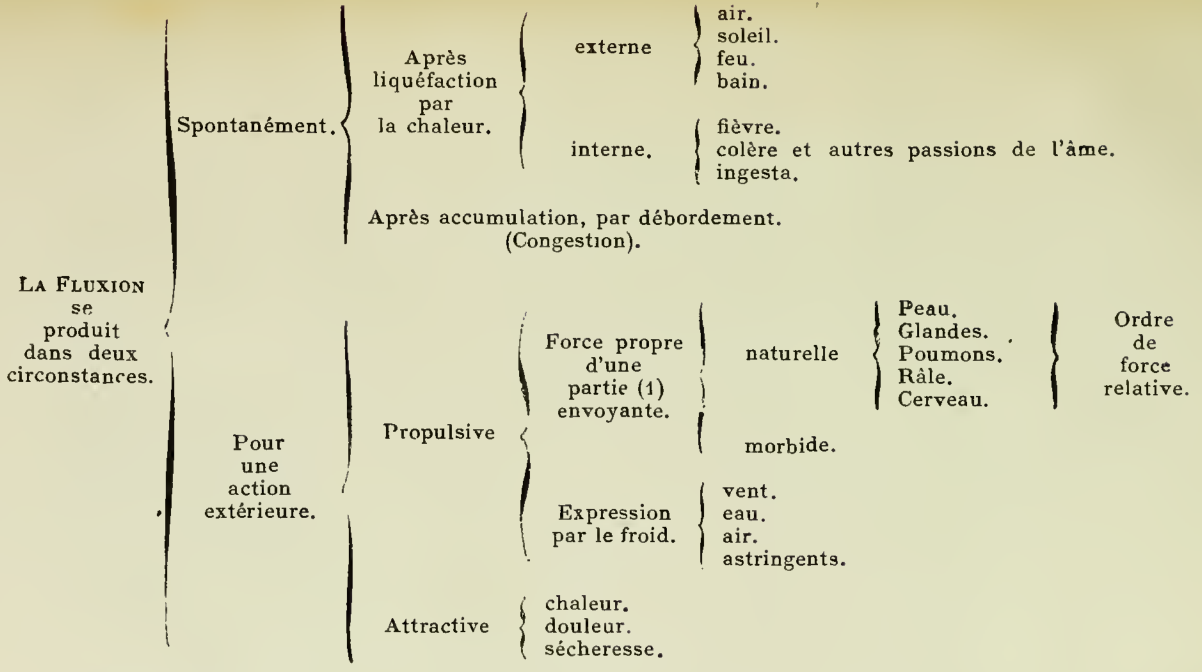
Gorris le père (1) définit le ῥευμα « une fluxion de quelque partie qu'elle se fasse, à quelque partie qu'elle se rende. Les parties qui en sont éprouvées sont dites rhumatisées » (2).

Gorris le fils (3) consacre à la fluxion un grand article, où il résume très-bien toute la théorie. Je me contenterai d'en extraire le tableau suivant, qui sera le résumé des deux périodes que nous venons de parcourir.

(1) Gorrœi Definitionum medic libr. XXIV. Paris, 1554. in-fol.

(2) ῥευματιζόμενα. Cette locution est encore en usage. Gal. passim. Alex. Trailles, II, I. Basil, 1556.

(3). J. Gorrœi. Def. med. Paris, 1622.



LA FLUXION se produit dans deux circonstances.	Spontanément.	Après liquéfaction par la chaleur.	externe	air. soleil. feu. bain.		
			interne.	fièvre. colère et autres passions de l'âme. ingesta.		
		Après accumulation, par débordement. (Congestion).				
	Pour une action extérieure.	Propulsive	Force propre d'une partie (1) envoyante.	naturelle	Peau. Glandes. Poumons. Râle. Cerveau.	Ordre de force relative.
				morbide.		
			Expression par le froid.	vent. eau. air. astringents.		
		Attractive	chaleur. douleur. sécheresse.			

(1) Ou affaiblissement relatif de la partie recevante (faiblesse, dilatation des voies). Il faut ajouter aussi la déclivité des parties

CHAPITRE III.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

Fernel faisait de la fluxion un acte commun, presque physiologique, l'intermédiaire entre le traumatisme et le phlegmon ; c'est le sens hippocratique, mais il se produit à côté parmi les médecins un autre courant d'interprétation et Baillou, un siècle après, se plaint vivement qu'on la confonde avec le catarrhe humoral (1) ; c'est contre elle que Van Helmont écrit son pamphlet *De deliramentis catarrhi*. Quand on parle fluxion, il s'agit du déplacement non des humeurs constitutives du corps, mais de matières peccantes diverses, analogues aux matières tophacées de Garrod, « aux sucs ichoreux qui font la pleurésie métastatique sans foyer pulmonaire, la fluxion rhumatismale, l'infection anatomique, etc., et qui manifestent leur action dans des organes de prédilection. » (Virchow.)

Trois grandes écoles se partagent la médecine pendant les XVIIe et XVIIIe siècle.

L'iatro-chimisme a ses effervescences, ses âcretés, ses acidités, ses fluxions de matières peccantes.

L'iatro-mécanisme va pousser l'unité harvéienne de la circulation jusqu'à l'exagération. Après Borelli, Baglivi, Quesnay, etc., Sauvages pourra dire « l'homme est une âme jointe à une machine hydraulique. » Com-

(1) Qui lui-même va devenir une hypercrinie glandulaire faite sur place (Morgagni. De Sed. et causis morb., XIII.)

ment supposer des fluxions, une répartition inégale de fluides mis en mouvement par un mécanisme un et central? Toutes maladies viennent par *erreur de lieu*, obstruction des voies trop étroites, congestions, lutte et réaction contre ces obstacles.

Mais au contraire la troisième école soutient l'in-soutient l'indépendance de la circulation aux parties extrêmes. C'est l'école de Halle; Stahl a son mouvement tonique, Hoffmann ses spasmes qui règlent et varient la distribution des ondées uniformes lancées par le cœur. Bichat retiendra cette activité périphérique, qu'il localisera dans les capillaires et la transmettra à notre siècle.

Ces trois écoles assurément ne sont pas aussi absolument distinctes qu'il vient d'être dit; elles s'empruntent beaucoup les unes aux autres; en réalité elles sont mixtes à des degrés divers; l'on peut même trouver encore des représentants de la Renaissance. Enfin si le mot de fluxion devient d'un emploi si rare, l'idée persiste et se présente sous d'autres noms jusqu'à ce que de notre temps elle ait recouvré son nom traditionnel. C'est ce que l'on va voir dans les citations qui suivent.

Van Helmont (1577-1644) nous en offre le premier exemple : « Soit une épine fixée en quelque partie : vient aussitôt de la douleur; après la douleur, des battements; après les battements, l'afflux de sang; puis l'apostème, etc. L'épine donc produit tout. Or l'épine métaphorique de la pleurésie et, à proprement parler, la pleurésie elle-même est une acidité voyageuse conçue dans l'archée; s'il la chasse ou la dépose dans le sang de la veine cave, elle viendra dans la veine azygos, puis dans la chair même qui approche les côtes, d'où se fera un

afflux et une effusion de sang, et sera produit comme l'apostème de la pleurésie. Enfin comme l'apostème né de l'épine fixée dans le doigt ne saurait être traitée sans témérité par la section de la veine. comme il n'y a de guérison que par l'ablation de l'épine, ainsi en arrive-t-il dans la pleurésie »(1).

Sylvius de Le Boë (1614-1672) est de tradition galénique. Il applique tout le mécanisme antique à ses fluxions de matière peccante. « Une partie plus forte, plus élevée, plus dense, envoie la fluxion dans une partie plus faible, moins noble, inférieure, et cela par des passages sensibles et larges comme les estomacs, les veines et les artères, ou occultes et invisibles, comme les espaces vides qui sont entre les parties similaires, enfin par les pores du corps. La chaleur et la douleur l'attirent quelquefois. Telles sont les causes des fluxions chaudes, aiguës, de matières.

Les matières s'accumulent de deux manières, par fluxion et par congestion, etc. (2) ».

Je le répète, il ne s'agit plus ici de fluxions des humeurs constitutives du corps même viciées ; il s'agit de matières chimiquement morbifiques.

Thévenin est mort en 1658, cependant sa description se rattache à la période précédente et à l'école d'Ambroise Paré et de Fernel.

« Les causes efficientes spéciales des tumeurs ne sont que deux, savoir : fluxion et congestion. La première est

(1) Ortus medicinæ. Amstelodami, 1652, p. 319, 13.

(2) Jacobi Sylvii. Op. om. Gen., 1630. Comm. in lib. post. Gal. d. diff. feb. in cap., 14 et 15, p. 385.

un transport ou mouvement des humeurs d'un lieu à l'autre. La seconde est un amas et assemblage d'humeurs en quelque partie, par le dérèglement ou faiblesse de ces facultés sans qu'il y soit rien apporté d'ailleurs. Or quoique ces causes ne donnent ny de différents noms ny de diverses formes aux tumeurs, pourtant on peut aisément distinguer de laquelle elles sont produites, si elles se forment tout d'un coup et soudain, si elles sont remplies d'humeurs chaudes et pétillantes, et si à vue d'œil on connaît leur progrès et leur démarche, on peut prononcer hardiment que la tumeur est causée par fluxion; que si, au contraire, l'assemblage s'en fait petit à petit, par des humeurs froides et pesantes, et qu'on ne puisse sensiblement discerner leur progrès d'avec leur perfection, sans doute qu'elles sont faites par congestion »(1).

Et plus loin :

« La cause spéciale du phlegmon est unique, savoir : la fluxion, laquelle étant secondée de la plénitude et de la force et concours des parties qui envoient ; favorisée par la faiblesse, perte et douleur de celles qui reçoivent ; occasionnée par la liberté et facilité des chemins, et ébranlée par chaleur et pétillement du sang, produit sans interruption le phlegmon. Par cet établissement, on peut connaitre que jamais la congestion n'a part à la génération du phlegmon, puisqu'elle demande des circonstances contraires et qui ne peuvent compatir avec les conditions de cette tumeur »(2).

Chez Baglivi (1668-1706), il faut de la peine pour trouver les fluxions : «parce que, dit-il, chez les anciens et les

(1) Œuvres de Thévenin. Paris, 1669, p. 121.
(2) Loc. cit, p. 204.

écrivains plus récents, qui traitent des causes des maladies, j'ai rencontré à peine quelque chose sur les solides, mais, au contraire, d'innombrables bagatelles et rêveries sur les liquides, je me résolus à étudier l'usage, la force et la puissance des solides (1)... » Ce n'est pas qu'il ne parle des mouvements, des flux et reflux, attractions, déviations des fluides, des effets de l'irritation, etc.; mais l'expression de fluxion ne leur est point appliquée. Il s'en sert cependant, mais très-rarement et dans le sens humoral. « La plus grande partie des points de côté, écrit-il, viennent d'une fluxion salée descendue de la tête (2); cette douleur n'accompagne pas une inflammation, mais bien la congestion des humeurs. » Les deux sens successifs de fluxion et de congestion sont ici nettement marqués.

Stalh (1659-1734) est le premier qui ait fait de la congestion un état morbide constitué, presque une classe nosologique. Sa congestion répond à l'ancienne fluxion. Mais le mot de fluxion est alors d'un usage presque populaire et presque en désuétude parmi les médecins : Stalh ne s'en sert pas. Il repousse et met presque en doute « l'impureté salée, âcre, visqueuse, bilieuse des humeurs (3) ».

« La congestion, dit Stalh, répond plutôt à quelque chose d'actif (4); sans préjudice de la circulation générale, une direction particulière, restreinte, peut être imprimée au sang (par le mouvement tonique); une plus

(1) G. Baglivi. Opera omnia Lugd, 1714, p. 254. *De fibrâ motrice.*

(2) Fluxionibus salsis, p. 38.

(3) De diff. doct. Stahl et Hoff. (Hoffm. Suppl. Operum omn. Gen., 1749).

(4) Theoria medica vera, 184 et seq. Lipsiæ, 1833.

grande quantité de sang peut être poussée vers certaines parties et expulsée de certaines autres. » Par ce mouvement se peuvent faire des congestions et des stagnations consécutives (1). Cet effort a un but d'exonération, c'est un effort hémorrhagique. D'ailleurs, si la pléthore est la mère de tous les maux, c'est que la circulation se trouble alors aisément, surtout dans la veine porte; il en résulte des obstructions et des congestions consécutives (2). De la congestion peuvent résulter des conséquences diverses quant à la forme matérielle, excrétions mucido-séreuses, urine, sueurs, etc.

Je termine ces citations par cette explication du frisson, qu'il est bon de comparer à celle d'Hippocrate, page 16. « La constriction tonique produit une coarctation des vaisseaux qui peut aller jusqu'à leur effacement. La pâleur caractérise l'état de ces parties où le sang ne pénètre plus profondément, où la chaleur y marche du même pas. Cette contraction vasculaire extérieure est suivie d'une répercussion et de la congestion du sang dans les viscères intérieurs (3) ».

F. Hoffmann (1660-1742) vient naturellement après Stalh.

La congestion est pour lui l'accumulation du sang. En voici un exemple (4). « Le sang, par un spasme considérable dans les lombes et le mésentère, est trans-

(1) De motu sang. hemorrhoïd., 1698, Halœ.

(2) De vena portœ porta malorum Hypochondriaco-splenetico-suffocativo-hysterico-hœmorrhoïdariorum. Hal., 1698.

(3) Positiones de œstu maris. Hal., 1704, p. 44. Du reste voir pour la théorie de Stahl une brillante leçon du prof. Lasègue.(Conférences de 1865.)

(4) Op. om. III, 144.

porté et violemment poussé vers la tête, dont les vaisseaux en sont surchargés, comme le témoignent la tuméfaction, la rougeur et la force des battements. Si alors le sang en état de congestion ne se fraie pas une voie par les fosses nasales, il ne se peut pas faire qu'il ne stagne dans les vaisseaux de la tête, et que, distendant les membranes de la tête et du cerveau, il ne provoque des douleurs;... que si les petits vaisseaux du plexus choroïde sont rompus par le sang en état de congestion, il se fait une extravasation irrémédiable, une apoplexie funeste. »

C'est, on le voit, l'idée de la fluxion transportée au mot de congestion.En voici encore deux exemples. « Une trop grande congestion de sang produite par la violence des spasmes, et sa stagnation dans les poumons engendre l'hémoptysie, etc. — L'infarctus et la congestion du sang dans les vaisseaux abdominaux produits par la véhémence des spasmes causent des effusions anormales de sang, parfois non sans péril (1) ».

Cependant la congestion peut être aussi formée par du sérum impur et âcre (2).

La fluxion est tout à fait le catarrhe dans sa signification d'hypercrinie (3).

Boerhaave (1668-1738) est à la fois iatro-mécaniciste et iatro-chimiste. Je n'y ai trouvé de fluxion que dans le sens humoral. « La matière de la maladie s'arrêtant dans une partie malade constitue la fluxion quand elle s'amasse

(1) Suppl. second. part prima, p. 447.

(2) T. III, p. 165, de motuum microscomicorum legibus et effectibus, etc.

(3) Obs. 3, 17, 87, 45, 48, II.

tout à coup, la collection quand elle se fait lentement (1). » Ce texte va servir de définition pendant près d'un siècle.

Boerhaave ne constitue pas non plus de congestion ; il n'y a pas pour lui de circulation locale; le cœur bat plus vite et plus violemment, et, à l'autre extrémité, il y a des imméabibilités, des erreurs de lieux, et, par suite des excès de tension, de relâchement des vaisseaux, des épaississements du sang, etc., choses qui constituent une pathologie où la fluxion traditionnelle n'a plus de place.

Ce changement de pathogénie générale est résumé dans les lignes suivantes où Torti (2) substitue la théorie de son temps à celle de Mercado, qui appartient à l'époque précédente (1520-1606) : « Tout ce que cet auteur, dit-il, attribue à l'afflux des humeurs, répandues dans les parties par les veines qui les y poussent, nous le pouvons facilement interpréter par la stagnation de ces humeurs apportées par les artères et non proportionnellement résorbées par les veines sanguines ou lymphatiques. »

C'est en 1607 que paraît le célèbre lexique de Castelli (3); sa fortune dura plus de cent cinquante ans. Dans sa première édition, la fluxion est la cause des inflammations. « Quand les humeurs sont en mouvement, il y a rhume ou fluxion. Lorsqu'elles se tiennent en une partie, l'affection qui en naît s'appelle rhumatique. » A ceci s'ajoutent l'énumération des flux.

(1) Instit. path., éd. de Haen. Vienne, 1780, II, 384.

(2) F. Torti. Therapeutice specialis.., Leodii 1820, I, 284.

(3) J'ai consulté les éditions suivantes : Venise, — 1607. Basil. — 1628. Stupani. — Roterdam, 1657. Ravensteini. — 1682, Brumanis. — 1712, Lespsiæ. — 1646, Genève.

En 1682, cette définition disparait, la fluxion est synonyme de *fluor*, *fluxus*, ῥευμα, ῥοος, ῥους, ῥυσις elle est prise quelquefois pour fluxion ou catarrhe. Suit l'histoire des flux. Dans cette édition paraît pour la première fois la congestion. « Congestion est même chose que collection, quoique quelques-uns distinguent la congestion à ce qu'elle se fait lentement, la collection à ce qu'elle se fait avec force et impétuosité. — Quant à la collection, c'est une confluence et une accumulation, en une partie, d'humeurs peccantes, de quoi viennent les inflammations et autres genres de tumeurs ». (La collection a supplanté la congestion.) « Les abcès par congestion se font par une lente accumulation d'humeur viciée et superflue ».

Le lexique de Blancard n'a pas fourni une moins longue carrière que celui de Castelli (1679-1832).

Dans l'édition de 1690, la fluxion est oubliée. Mais la congestion est caractérisée par ceci : « une humeur assemblée lentement dans une partie y forme tumeur, ou une quantité de sang trop rapide est apportée dans une partie relativement affaiblie ou de moindre résistance. Dans ce sens la congestion se fait vers la tête, les poumons, l'utérus. C'est la même chose que la pléthore locale, elle se fait à cause de la moindre résistance des vaisseaux ».

L'édition de 1718 rétablit la fluxion, mais elle n'est plus faite de toutes les humeurs ni du sang. Ce n'est plus que « la lésion du mouvement du sérum et de la lymphe dans les glandes et vaisseaux lymphatiques, qu'il y ait arrêt ou écoulement vicieux à travers les glandes irri-

tées ». La fluxion est le synonyme abandonné de catarrhe.

Toutes les éditions subséquentes n'ont pas de modifications, ou portent seulement « fluxion le même que catarrhe. » (1).

L'*Onomatologie* de Onderka (2) donne des fluxions la définition humorale du catarrhe. « Une fluxion se fait quand une matière morbide se porte tout d'un coup d'un lieu à un autre: elle s'y fixe et occasionne des douleurs, des frissons, etc. : elle prend souvent le nom de congestion... Les rhumes et catarrhes se font par un afflux de matière acqueuse ou pituiteuse. Dans les fluxions proprement dites, ou les rhumatismes, le sang en est la cause immédiate : il s'arrête dans les capillaires les plus étroits. Il y a *congestion* quand une matière s'assemble en un point du corps ; muqueuses, trachée, poumons, foie, rate, reins. Elle se fait aussi dans les vaisseaux quand le sang ne peut plus traverser les plus étroits, c'est ce qui se passe dans ce qu'on nomme les fluxions : cela peut arriver sans qu'il y ait aucune matière particulière, mais seulement parce que le sang est arrêté par son épaisseur même. De semblables congestions se font dans les fièvres inflammatoires chaudes où le sang entièrement épais, vis-

(1) J'ai consulté les éditions suivantes. Lexicon medicum, 1679. Amstelodami, 1690. — Lyon, 1718. — Ed. Stahl, 1740. — Ed. Schulze, 1777. — Ed. Isenflamm, 1783. — Iéna, 1788. — Ed. all. Vienne, 1832, — Ed. Kahn.

J'ai collationné en outre les dictionnaires suivants : Woyts Offentlichen Lehres der Artzeney Kunst... 1742. — Motherby: A new med. dict. London, 1784. — Col de Villars. Dic. Lat-Fran. des termes de Médecine. — Quincy Lex. Physico-Méd... London, 1736 — Lavoisien, 1764-1793.

(2) On. med. Compl., 1785.

queux et enflammé, se congestionne tantôt ici, tantôt là. Mais dans ces mêmes maladies chaudes, une matière morbide spéciale mélée au sang et aux autres humeurs peut être déjetée dans une partie noble ou non, où elle exercera son action nocive jusqu'à ce qu'elle se diffuse de nouveau, qu'elle soit évacuée ou emportée dans la suppuration de la partie. On appelle ces congestions, congestions par métastase : elles sont graves suivant l'importance de leur siége ».

CHAPITRE IV.

BARTHEZ ET BORDEU.

Pendant que la fluxion tombait en oubli ou prenait le sens particulier de transport de matières morbides, Montpellier gardait le dépôt de la doctrine hippocratique. La découverte de la circulation en dérangeait bien l'économie; mais c'était « une lumière éclatante qui paraît avoir plus ébloui qu'elle n'a éclairé : la plupart des modernes, fondés sur une vérité aussi bien établie, ont cru qu'ils ne devaient rien admettre que ce qui se trouverait conforme à cette vérité; toujours prévenus contre les opinions de la vieille médecine, ils ont rigoureusement mis à l'écart tout ce que les lois de la circulation n'embrassaient pas (1). » Bordeu, élève de Montpellier, hippocratique et stalhien, non content de cette critique négative, cherche les conditions anatomiques qui justifieraient, malgré l'unité de la circulation, les fluxions antiques. « La plupart des physiologistes ne traitent la circulation qu'en gros; ils ne remarquent pas qu'elle peut être fort différente dans les gros vaisseaux et dans les plus petits. Chaque partie ne peut-elle pas même *avoir sa circulation particulière, laquelle peut augmenter ou diminuer sans que la circulation générale s'en ressente?*... Il y a une circulation générale et bien des circu-

(1) Bordeu. Recherches sur le pouls. Paris, 1779.

lations particulières ; ce sont, si on ose le dire, comme de petits cercles qui viennent aboutir à un plus grand » (1). C'est encore pour le soutien de cette doctrine que Bordeu poursuit ses recherches sur le tissu muqueux. « Si le corps cellulaire ou le tissu muqueux est disposé de manière que les liqueurs qu'il contient puissent y être mues en tout sens, les lois de la circulation n'ont pas lieu dans ce tissu muqueux, qui fait lui seul au moins la moitié du volume du corps (2). »

Ces citations témoignent de la tendance de l'École de Montpellier lorsque Barthez vint. « Les anciens n'étant point prévenus par les préjugés qui ont suivi la découverte de la circulation du sang faisaient beaucoup d'attention, dans le traitement des maladies inflammatoires et autres dépendantes des fluxions des humeurs, à la sympathie spéciale des organes » (3). « J'appelle fluxion tout mouvement qui porte le sang ou une autre humeur sur un organe particulier » (4). « Toute fluxion est produite par une synergie de mouvements que détermine l'irritation de l'organe qui est le terme de cette fluxion (5). » C'est sur ces deux termes, afflux et irritation, que Barthez va fonder son traitement méthodique des fluxions. Ce traitement est presque entièrement galénique, comme nous l'avons vu : révulsion au début, dérivation quand la fluxion est fixe, ralentie ou habituelle ; rappel de la

(1) Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action. Paris. 1751, CXXV, p. 450.

(2) Recherches sur le pouls, I, p. 195. Recherches sur le tissu muqueux, 1767, passim.

(3) Nouv. élém. de la science de l'homme, 1778, p. 185.

(4) Mém. sur le trait. méth. des fluxions. Montpellier, 1816.

(5) Nouv. élém., p. 186.

fluxion sur l'organe mandant ; diminution de l'irritation dans l'organe attractif, etc. Ainsi la première et fondamentale idée de Barthez est que la fluxion est un écoulement affluent, surabondant, vers un point. Cette affluence est produite par une propulsion synergique de tous les organes, et se détermine, se dirige sur l'un d'eux affaibli par l'irritation.

Mais Barthez ne se borne pas là. Dès ses leçons de 1772, il généralise la fluxion et la transforme en une classe de maladies, la première, que composent le catarrhe, l'asthme, le rhumatisme, la sciatique, la goutte, etc. La fluxion devient un *élément morbide*, non pas dans un sens abstrait, et purement subjectif, mais avec existence propre : on dira plus tard que c'est une affection primitive et simple du principe vital. Cet élément répondra à la mobilité des manifestations morbides, comme l'élément périodique à l'indication du sulfate de quinine. Mais il y a de telles lacunes dans ces analyses, on passe d'un extrême à l'autre par tant d'intermédiaires négligés, que M. Maurice Raynaud a toutes les raisons d'en faire la critique suivante :

« Devenu un élément morbide, la fluxion en fut l'un des plus insaisissables et des plus fugaces, pouvant apparaître et disparaître, se transporter d'un point sur un autre, se travestir sans nulles lésions diverses, car la fluxion ainsi entendue, ne s'applique ni à un groupe de maladies, ni à un ordre de symptômes déterminé. Elle est aiguë ou chronique, sporadique ou épidémique, idiopathique ou symptomatique ; elle est bénigne ou maligne, externe ou interne, simple ou composée, sans fièvre ou avec fièvre. Tantôt sanguine, tantôt humorale, tantôt mixte, elle se modifie suivant les sens, les tempéraments,

les climats, les constitutions médicales : ici goutteuse, là rhumatismale, catarrhale, croupale, tuberculeuse. La fluxion c'est tout : comme l'esprit qui souffle où il veut et comme il veut, elle se dérobe à tout examen, échappe à toute poursuite, embrasse toute chose et ne se fixe à rien (1) ».

Il n'y a rien d'exagéré dans ces critiques. A Paris ou à Montpellier, il y a cinquante ans comme aujourd'hui, l'école est restée la même, manquant de précision et abusant du mot.

M. Marotte (2), M. Quissac (3), M. Grasset (4), etc., ne spécifient pas mieux : la fluxion est pour eux tantôt un acte bien déterminé d'apport du sang nécessaire à telle fonction, tantôt un état vague de l'organisme qui n'a pour caractère propre qu'une certaine mobilité, « c'est une modalité pathologique, élémentaire de l'unité vivante, en vertu de laquelle l'équilibre habituel de distribution de liquide, de matière ou de force, est rompu au profit d'un organe donné ou d'une série d'organes. » Et cet état peut aboutir à des hyperémies, des hyperesthésies (fluxions nerveuses de M. Pidoux), des troubles nutritifs et sécrétoires, des congestions, des tumeurs, du tubercule, des inflammations, etc. C'est la pathologie tout entière.

(1) M. Raynaud. Des hyperémies non phlegmasiques. Thèse d'agrégation, 1863, p. 9.

(2) Journal de médecine, par M. Trousseau, 1846.

(3) De la doctrine des éléments morbides, 1850.

(4) Diction. encycl. des sc. méd. Art. Fluxion. — Montpellier médical, 1874. Etude clinique et anatomo-pathologique sur les fluxions de poitrine de nature catarrhale.

CHAPITRE V.

XIXe SIÈCLE.

L'histoire est un moyen d'analyse : d'une idée complexe, chaque génération étudie un élément avec prédilection, le détache de l'ensemble, lui donne la réalité d'une existence individuelle jusque-là mal perceptible. L'antiquité grecque paraît avoir conçu la fluxion dans toute sa complexité ; affluence synergique vers un lieu, irrigation intérieure de ce lieu, exonération extérieure des liquides de surchage. On en détacha de bonne heure ce dernier élément qui constitua les *flux.* La Renaissance rétablit le concept perdu pendant le moyen âge, mais en appuyant davantage sur l'altération morbide des humeurs en mouvement. Cette dernière vue prédomine de plus en plus jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, où la fluxion n'est plus qu'un transport de matière morbide.

A ce moment il se fait un double retour aux vues antiques. Barthez à Montpellier restaure l'idée de l'afflux, trouble d'équilibre des liquides et des forces de l'organisme, et constitue la doctrine de la fluxion élément morbide. A Paris on constitue progressivement l'idée de l'afflux et surtout de l'irrigation intérieure, mais suivant l'esprit particulier de cette école, on s'occupe surtout des voies et moyens, des vues objectives. Cette circulation locale qu'avaient entrevue Stahl, Hoffmann, Bordeu, Cullen, Bichat, Broussais, Graves, est mise au jour, produite

et mesurée par les physiologistes, Cl. Bernard et M. Vulpian en tête. Si j'avais à faire l'histoire des faits qui correspondent à cette question, depuis Bichat, l'entreprise serait considérable, heureusement je dois me borner au côté lexicographique du sujet et à examiner l'usage qu'on a fait de l'antique expression de fluxion.

Pour revenir au jour et y vivre légitimement, celle-ci eut à lutter contre les mots de congestion et d'hypérémie et leur surcharge d'épithètes.

Voyons donc où l'on en était au commencement de ce siècle.

La fluxion est restée le trouble d'équilibre humoral que nous connaissons, et cela jusque vers 1840, où cette définition disparaît du dictionnaire de Nysten.

En effet, le dictionnaire de Capuron (1) porte : « Les médecins humoristes donnent le nom de fluxion à certaines maladies qu'ils attribuent à une congestion d'humeurs sur quelques parties du corps, le catarrhe, la péripneumonie, la pleurésie, etc. La congestion diffère de la fluxion en ce que celle-ci est un dépôt d'humeurs qui se fait *promptement* sur quelques parties et d'où naissent des inflammations : on doit voir par là qu'il existe une très-grande différence entre les abcès par congestion et les dépôts ou abcès par fluxion. »

Hanin (2) donne les mêmes définitions : « Fluxion, nom qu'on donne à une congestion (brusque) d'humeurs sur un organe, quelquefois accompagnée d'inflammation... »

Dans le dictionnaire de Nysten (4e édition de 1824 re-

(1) Nouveau Dict. de méd. Paris, 1811.
(2) Vocabulaire médical. Paris, 1811.

vue par Bricheteau), la fluxion commence à redevenir sanguine (en général, les lexiques ne suivent la marche du langage usuel et pratique qu'une vingtaine d'années en arrière). « Les médecins humoristes appelaient fluxion l'abord du sang ou de toute autre humeur sur quelque organe particulier, avec plus de force ou suivant un autre ordre que dans l'état naturel. »

Enfin, le *Précis de pathologie de Lavort* (1846) pousse la chose à son dernier terme : « La fluxion est l'expulsion du principe des maladies par les muqueuses et la peau. »

Ces définitions donnent un sens du mot congestion : c'est un dépôt, une collection lente. Mais Stahl et Hoffmann avaient ajouté un autre élément à cette valeur ; cet élément, c'était une exagération de l'apport et de l'afflux et c'est en ce sens que le premier disait que la congestion était *active*, attribution qu'on a depuis appliquée à l'activité intérieure d'un courant sanguin, où rien ne s'accumule puisque tout s'écoule. Cette opposition est marquée dans Auboin (1), « La fluxion est un afflux de liquides vers une partie irritée ; la congestion est l'accumulation lente et progressive... les congestions sont actives ou passives. (2) »

Le *Dictionnaire des sciences médicales* (1813) donne le même sens : mais sa dictinction entre les congestions actives d'avec les passives n'est point fondamentale ; elle se base sur l'état général et les symptômes de « l'augmentation de l'énergie vitale » La congestion est une accumulation humorale qui se forme lentement... elle est

(1) Nouveau Dict. portat. des termes... Paris, 1830.

(2) Il est vrai qu'il obscurcit déjà cette définition en ajoutant : une stagnation du sang dans les vaisseaux; c'est la confusion de la congestion et de la fluxion.

préparée par l'atonie, le relâchement des parties solides, par les différentes cachexies... elle peut être formée par de la sérosité, du pus, de la graisse, de l'urine, de la bile (Hoffmann avait dit congestion de matières fécales). — Ainsi la congestion passe dans sa signification par les phases suivantes :

C'est d'abord une collection par rétention de matières quelconques, puis d'humeurs, puis de sang : ensuite une collection par afflux.

Mais, ajoute le Dictionnaire des sciences médicales, « nous établissons une grande différence entre la congestion et la fluxion *que bien des auteurs ont confondue*, et cette différence consiste en ce que la première est plus ou moins longue à se former et très-rarement accompagnée d'inflammation aiguë... tandis que la seconde est un afflux d'humeurs qui se fait rapidemment sur quelque partie en conséquence d'une irritation plus ou moins vive. »

Cette définition nous ramène à celle de Fernel, qui fait de la fluxion un courant augmenté des humeurs, intermédiaire entre un traumatisme et le phlegmon, elle est l'indice d'un nouvel ordre d'idées, d'une nouvelle série de faits. Pour en trouver l'origine, il faut remonter à la fin du XVIIIe siècle.

En effet, cette notion de l'afflux par irritation a été introduite par la doctrine de l'irritabilité, pressentie par Glisson, mais établie par Haller, Cullen, Brown et Bichat, exagérée par Broussais. C'est avec cette doctrine que la fluxion vraie fit sa rentrée dans le monde médical : nous trouverons le fait dans la thèse de Marandel sur les *irritations* (1807). Les idées qu'il soutient valent surtout

parce qu'elles réprésentent l'école de Bichat et de Dupuytren. Il décrit trois faits corrélatifs.

Le premier est un afflux de liquides dans la partie en état d'irritation, c'est-à-dire, d'exaltation des forces vitales organiques, et qui devient un centre de fluxion.

Le second, c'est l'état de la partie; cette partie devient turgescente, volumineuse, chaude, plus active (« ce qui suppose une congestion active de liquides »), bien qu'elle n'ait pas changé de nature, de forme, de structure. Cet afflux se fait moins par exagération de la tonicité que par attraction pure. Les vaisseaux sont distendus, du sang pénètre par erreur de lieu dans des vaisseaux où il n'entrait pas, puis les liquides sont expulsés dans le système capillaire général lorsque leur sensibilité vient à être diminuée ou affaiblie. Cet état est commun aux irritations hémorrhagiques, sécrétoires, hypertrophiques et inflammatoires, qui sont des degrés d'un même état.

Le troisième fait est celui-ci. « On a expliqué (cet état) par la stase des liquides accumulés dans l'organe; de là les dénominations d'engorgement, d'obstruction, etc. Tout prouve qu'il y a une plus grande quantité de liquides; mais je ne crois pas à leur stagnation dans une partie enflammée, à moins qu'il n'y ait étranglement par suite de la véhémence de l'afflux ou bien épanchement dans les cellules, ce qui est rare. Tout démontre, au contraire, que leur circulation est augmentée; et comment, sans cela, pouvoir expliquer la pulsation que plusieurs inflammations présentent? D'ailleurs, on ne doit pas considérer les effets de l'irritation comme instantanés, et croire que, l'afflux une fois déterminé sur un organe, l'influence de cette irritation cesse; mais des fluides con-

tinuent à y aborder tant que la cause existante se fait sentir, et leur afflux ne cessera point que l'irritation ne soit apaisée; ce qui prouve que le départ des liquides d'un point enflammé est presque en raison directe de leur abord, sans quoi la partie deviendrait de gonflement indéfini; donc cette tuméfaction n'est due qu'à la grande quantité des liquides qui sont attirés, et dont le cours, loin d'être suspendu, est au contraire accéléré en raison de ce qui se passe dans l'état sain. »

Cet état est admirablement décrit dans le *Traité de l'Inflammation* de J. Hunter, et par Bordeu, qui compare l'organe enflammé à une glande en action, « ayant son action, sa circulation et toutes ses fonctions indépendantes à certains égards, de ce qu'il reçoit de la circulation générale (1). »

Il faut l'avouer, Marandel appelle fluxion surtout l'afflux, distinguant d'ailleurs assez mal l'irritation cause, de l'irritation effet, en sorte qu'il y a une certaine confusion entre l'irritation, l'afflux, la congestion active et la fluxion parfois déjà employés comme synonymes.

Broussais résume tout ce que nous venons de lire dans les propositions suivantes :

« 78. La surexcitation partielle suppose toujours un appel trop considérable de fluides; il y a donc congestion. 79. La réunion de la surexcitation et de la congestion morbide partielles entraîne toujours une nutrition partielle exagérée ou irrégulière; ce qui constitue la congestion active (nouveau sens).

81. La diminution partielle de la vitalité entraîne toujours celle de la nutrition, quoiqu'elle détermine souvent une congestion morbide, mais celle-ci est passive.

(1) Rech. sur les glandes, p. 476.

86. Les sympathies morbides se manifestent par des congestions.

83. La congestion morbide active étant toujours compagne de la surexcitation ou surirritation, il suffit de nommer cette dernière pour être entendue; on peut même se contenter du mot irritation (1). »

Cette interposition entre l'irritant et l'afflux d'un état spécial dit irritation, M. Cruveilhier, dès 1821 (2), n'en voulait pas.

« En bonne logique, je ne conçois l'irritation que par l'afflux des liquides ou la *fluxion*. Je pourrais donc substituer le mot afflux ou fluxion, qui exprime des idées très-simples sur lesquels tout le monde s'entend, à celui d'*irritation*, mot vague, métaphorique, et qui prête aisément à une foule d'interprétations. Cette simple substitution de mots vaudrait mieux que tous les raisonnements, et sert admirablement bien à juger la doctrine dite physiologique. Or, la fluxion est le phénomène le plus général de l'économie : *Ubi stimulus, ibi fluxus*. Ce n'est donc pas la généralisation du phénomène de l'irritation ou de la fluxion que j'attaque. Ce que j'attaque, ce sont les conséquences thérapeutiques qu'on en déduit, parce que l'irritation ou la fluxion n'est qu'un élément dans les maladies, lequel élément fournit souvent les indications principales, mais qui, dans un très-grand nombre de cas, n'en fournit que de secondaires... »

Ainsi, vers la fin du règne de Broussais, la congestion,

(1) Examen des doctrines médicales, 2e édit., 1821, p. 20 et 21.

(2) 1er cahier de médecine pratique éclairée par l'anatomie et la physiologie pathologiques, préf., p. 4.

d'accumulation avec stase d'humeur, de sang, par rétention (1) ou par afflux (2), est devenue un état d'excitation exagérée. Ce sens est celui que donnent à la fluxion Marandel, Cruveilhier, Jolly et Martin Solon (3). Fluxion et congestion active sont devenues synonymes.

C'est alors que M. Andral, afin de mettre plus de précision dans les mots et dans les idées, créa en opposition à *anémie* le mot d'*hyperémie* (4), signifiant « l'augmentation de quantité de sang, ou, en d'autres termes, sa congestion, quelle que soit d'ailleurs la cause de celle-ci. » Mais aussitôt il subdivise l'hyperémie en hyperémie par irritation active ou sthénique (ce qui se nommait déjà fluxion, congestion active), hyperémie par diminution de tonicité des vaisseaux capillaires, passive ou asthénique, hyperémie par obstacle à la circulation veineuse ou mécanique, enfin hyperémie *post mortem*, cadavérique.

Mais ce nouveau terme, bien qu'heureux en soi, ne mit pas fin à la tautologie ; car il s'appliquait à des phénomènes trop divers et de plus, l'hypérémie sthénique, dans Andral, est, tout simplement, l'inflammation, dénomination rejetée par lui à cause de l'abus irritant qu'en faisait l'école physiologique.

(1) Récamier. Rech. sur le cancer. Paris, 1829, II, p. 487.

(2) Jolly en fait le résultat simple de l'impulsion insolite du sang de la part du centre circulatoire. (Dict. méd. et chir. pratiques, 1829-36.

(3) Diction. Abrégé des sc. méd., 1826. La fluxion a lieu vers les glandes salivaires et vers l'estomac, pour l'insalivation et la digestion stomacale... vers l'utérus en état de gravidité, vers le cerveau lorsque cet organe est excité, stimulé par un travail soutenu. Dict. de méd., 1832-46, 30 v., art. Irritation.

(4) Précis d'anat. path., 1829, I, p. 11 et seq.

Donc congestion, fluxion, hyperémie, inflammation, correspondaient à des phénomènes de la circulation sanguine Ceux-ci venaient d'être étudiés au microscope par Wilson Philips (dès 1818), Thomson, Koch, Paget, Kaltenbrunner, etc. On avait constaté des faits successifs ou simultanés d'afflux, de ralentissement, d'accumulation et de stase du sang, de constriction, de relâchement et de dilatation des vaisseaux, et, ce que l'on constituait ainsi, c'était uniformément la physiologie pathologique de l'inflammation. Celle-ci devenait exclusivement vasculaire : au foyer, des vaisseaux qui ont leur paroi altérée, sont remplis de sang qui doit se transformer ; à la périphérie, une congestion active, du sang affluent, des vaisseaux distendus, un sang qui ne noircit pas, etc.

Küss et M. Virchow introduisent alors un nouvel élément dans le sujet ; ils déportent l'inflammation hors des vaisseaux, en font un trouble nutritif purement cellulaire, en séparent par conséquent les troubles de la circulation qui rentrent dans la série hyperémie, fluxion, congestion. D'autre part, vers la même époque, M. Cl. Bernard faisait une analyse en sens inverse par sa célèbre expérience sur la section du grand sympathique. Küss faisait de l'inflammation sans hyperémie; M. Cl. Bernard fit de l'hypérémie sans inflammation, c'était un état qui présentait tous les caractères objectifs de l'inflammation: circulation activée (1), diminution d'acide carbonique produit, chaleur, sensibilité accrue, turgescence, mais sans troubles nutritifs marqués, ni tendance à persister. C'était tout au plus une condition très-favorable au développemnt de l'inflammation, comme on le montra

(1) Marquée par le poids augmenté du sang veineux écoulé.

plus tard ; ce fait fut le point de départ d'une série d'expériences sur la circulation des glandes en action, sur les troubles de la circulation qui dépendent des lésions, paralysies ou excitation des nerfs dits depuis vaso-moteurs, de la moelle et de l'encéphale.

Les états consécutifs à ces expériences prirent parmi les physiologistes les noms de hyperémie, de congestions actives, bien qu'ils en fissent en grande majorité la conséquence d'une paralysie, d'une dilatation passive des vaisseaux. C'est cette contradiction du nom et du fait admis qui fit réclamer par Virchow la restauration du nom antique de *fluxion*.

Cependant un grand nombre de médecins appliquaient ce nom au fait d'afflux qui suit une stimulation, et à celui de circulation continuée ou augmentée après cette stimulation. C'était M. Dubois (d'Amiens) dans ses *pré-leçons* de pathologie expérimentale faisant de la fluxion la cause de la congestion laquelle tend à la stase. C'était Trousseau dans le Dictionnaire de médecine admettant une congestion fonctionnelle, une fluxionnaire morbide et l'autre par engorgement, M. Marrotte introduisant à Paris les idées de Montpellier, M. Bucquoy, qui appelle fluxionnaire la congestion active : « Je ne connais pas, dit-il, de mot qui rende mieux ce que nous voulons dénommer ; nous désignons par là à la fois et le mouvement particulier qui porte le sang vers les capillaires et la présence de ce liquide en quantité plus considérable (1). » C'est enfin M. Grisolle qui définit la congestion, l'hyperémie active ou sthénique « celle où l'on a supposé une augmen-

(1) Gaz. méd. Paris, 1860.

tation dans la vitalité des parties : ce serait celle qu'on devrait désigner sous le nom de fluxion » (1). Enfin c'est M. Cruveilhier (2), qui juge définitivement la question dans les termes suivants :

« La rougeur inflammatoire ne consiste pas dans une simple hyperémie ou injection des vaisseaux capillaires, car l'inflammation est une maladie essentiellement dynamique, mais bien dans une hyperémie par fluxion sanguine (hyperémie sthénique de M. Andral). Dans la rougeur inflammatoire, il n'y a pas seulement stase sanguine, mais bien obturation du réseau capillaire. Le grand phénomème de la fluxion sanguine domine la rougeur inflammatoire. La fluxion sanguine, conséquence nécessaire de l'application d'un stimulus sur une partie du corps vivant se trouve admirablement formulée dans cette phrase hippocratique éternellement vraie : « ubi stimulus etc. » Nous trouvons l'élément de la fluxion sanguine physiologique dans les fluxions sanguines physiologiques : rougeur de l'émotion, rougeur par la chaleur, rougeur par la réaction qui suit le froid, érection. Mais la *fluxion sanguine physiologique est un état temporaire dû à l'activité plus grande de la circulation :* suractivité démontrée par la turgescence, la chaleur et aussi par l'observation microscopique qui nous revèle que sur un animal vivant dont un organe est soumis à une cause d'irritation, la circulation locale s'accélère et les vaisseaux se dilatent.

« L'afflux du sang dans une partie stimulée est le pre-

(1) Traité de path. int., 1862, I, p. 183.

(2) Traité d'anat. path., 1862, IV, p. 368.

mier effet, le fait fondamental, la loi de la réaction vitale; car tout tissu vivant est susceptible de réagir sous l'impression d'un stimulus mécanique, chimique, tonique, etc., et cette réaction, c'est une fièvre locale.

« La fluxion sanguine pathologique est un des faits les plus importants de la pathologie ; elle n'est bien souvent que la première période de l'inflammation ; elle est d'ailleurs mêlée à toutes les maladies, à toutes les lésions organiques.

« Or l'étude de la fluxion sanguine établit que si, dans l'état physiologique, les capillaires exercent sur leur circulation une action vainement contestée par Magendie et Burdach, contradictoirement à Bichat, qui l'a soutenue avec toute la verve de son génie, il est impossible de ne pas reconnaître cette action propre du système capillaire dans la fluxion sanguine pathologique.

« C'est à la fluxion sanguine qu'il faut rapporter ce qu'on a dit sur le molimen hemorrhagicum, qui se convertit bien souvent en molimen phlegmasicum.

« Dans lafluxion sanguine, le sang passe rapidement des capillaires artériels dans les capillaires veineux, et souvent il passe rouge.

« La fluxion sanguine est l'élément primordial, le phénomène précurseur de l'inflammation, mais elle n'est pas l'inflammation. Il n'y a pas d'inflammation tout le temps que le sang circule encore librement dans le système capillaire : l'inflammation ne commence que lorsque la circulation capillaire est arrêtée. L'aphorisme « ubi stimulus » qui s'applique à la fluxion sanguine doit donc être remplacé, quant à l'inflammation, par l'aphorisme suivant : « Ubi inflammatio ibi fluxus, posteà stasis cum vasorum occlusione. » La rougeur est à son

maximum d'intensité sur le vivant; elle diminue mais ne disparaît pas sur le cadavre ; *la rougeur qui disparait après la mort, c'est celle qui, avoisinant les parties enflammées, appartient à la fluxion sanguine pure et simple, et constitue autour de l'inflammation une espèce d'atmosphère.* »

M. Cruveilhier ajoute :

Les autres causes de la rougeur inflammatoire sont l'injection par hypostase, et l'injection par obstacle mécanique. « Le mot *congestion* (congeries) qui entraîne une *idée de passivité*, par opposition au mot fluxion qui entraîne une idée d'activité, lui est parfaitement applicable (à la seconde); c'est à l'injection par congestion que se rapporte l'hyperhémie asthénique de M. Andral... Elle est donc purement veineuse. »

Je demande à revenir sur cette distinction, établie par Cruveilhier, entre l'inflammation et la fluxion, pour rappeler qu'elle n'est pas si jeune qu'on le pourrait croire. Dès 1781 au moins, Borsieri la signalait dans son *Commentaire sur l'inflammation*, § 34, ainsi que le prouve l'extrait suivant, remarquable aussi par d'heureuses interprétations des faits, mêlées toutefois de quelques erreurs ; je l'emprunte à la belle traduction de M. le professeur Chauffard, me permettant, à cause de mon objet spécial, d'en rendre quelques expressions plus littérales au risque de les rendre moins littéraires :

« Pourquoi le cours intra-artériel du sang devient-il, en une partie, *plus abondant et plus rapide*. S'il est permis ici de recourir aux conjectures, je crois pouvoir avancer, d'après les lois de l'hydraulique, que *les fluides arrivent avec d'autant plus d'abondance et de facilité qu'ils*

rencontrent une résistance moindre. Or la force de résistance peut être amoindrie dans les artères par bien des causes ; les principales sont l'élargissement des lumières artérielles (1) ou, dans nn temps donné, la projection et l'expulsion plus rapides du liquide que ces vaisseaux contiennent (2). *Il est bon de savoir, toutefois, que cette dilatation des artères ou leur prompt désemplissement, quoique constituant l'un et l'autre une cause d'appel du sang, ne peuvent cependant produire l'inflammation.* Le sang peut, en effet, remplir les vaisseaux et y être apporté en plus grande quantité, et amener ainsi de la rubéfaction et de l'intumescence, sans que se manifestent pourtant la douleur, la chaleur et les autres phénomènes inflammatoires. Cela se rencontre dans la rougeur chronique des yeux, résultat du relâchement des vaisseaux de la conjonctive ou reliquat d'anciennes et graves ophthalmies. Dans ce cas, certainement, les vaisseaux gorgés de sang sont turgescents et rouges, et pourtant à ce mal ne se joignent ni douleur, ni chaleur. De même encore, les vaisseaux de la peau s'emplissent de plus de sang par l'effet des ventouses, des bains, des fomentations, de la chaleur, des rayons solaires ; de telle façon que la peau rougit, se tuméfie, noircit même ; cependant il n'y a pas inflammation. La peau, frottée rudement, rougit aussi ; car cette friction accélère le cours du sang et diminue la résistance que rencontre le sang affluent ; ce n'est pas là encore de l'inflammation. *Il faut donc autre chose que l'influx surabondant et l'accumulation du*

(1) Théorie de a dilatation par paralysie vaso-motrice.

(2) Théorie de M. Onemus.

sang pour que se soulèvent les symptômes de l'inflammation (1).

Ainsi, des données de la pathologie sainement et indépendamment observée depuis un siècle, de celles de la physiologie expérimentale qui date d'hier, on a constitué un état de suractivité vitale caractérisée surtout par une circulation plus rapide et surabondante, état limite entre la physiologie et la pathologie, état qui est condition de phénomènes divers, nutritifs, inflammatoires, sécrétoires, hémorrhagiques, etc.; ce serait, si je l'osais dire, une *fièvre locale.* Cet état s'est intitulé *congestion active* ou mieux, pour ne pas en préjuger le mécanisme encore en discussion, *fluxion.*

C'était un nom antique, mais dont la valeur exacte, dont la valeur traditionnelle même répond mieux que tout autre aux faits en question.

Il nous reste à tracer de ces faits une esquisse schématique qui pourra être mise en regard de celle que nous avons faite de la fluxion hippocratique et fernélienne.

C'est une hyperémie, mais où le sang plus abondant coule plus vite et ne s'accumule pas; les vaisseaux sont dilatés et leur diastole passive est plus forte. La chaleur y est plus grande et cependant l'acide carbonique excrété, l'oxygène dépensé y sont moindres. Le sang n'y devient pas veineux : « La nuance rouge des tissus (2) gorgés de sang n'est pas toujours la même et, suivant qu'elle est rutilante ou bleuâtre, elle indique que le sang

(1) Ce quelque chose, c'est, dit Borsieri, une irritation, comme le dira Cl. Bernard, pour les imflammations qui surviennent après la section du grand sympathique.

(2) Marey. Dict. enc. des sc. méd. Circulation.

renfermé dans les tissus y circule rapidement (fluxion), ou qu'il y est retenu par quelque obstacle situé du côté des veines (congestion) ». La dépense que fournit la veine afférente s'accroît dans un temps donné, le jet qu'y envoie l'artère afférente est plus fort. La sensibilité de la partie est accrue ; la nutrition se modifie ou s'accroît, le tissu est turgescent, c'est une érection vitale, comme disait Broussais. Cet état est distinct de l'inflammation, et mobile alors qu'elle ne l'est pas. (Hunter). »

Ces traits insuffisants encore et mal assurés, combien diffèrent-ils de la simple notion antique d'irrigation de la partie?

Mais c'est dans la détermination des conditions de la fluxion que la science moderne se caractérise mieux encore.

Hippocrate disait : « Les voies sont dilatées dans les parties qui reçoivent, » mais comment? La pathologie et la physiologie modernes répondent par un luxe de voies et moyens. Le sang, parvenu aux extrémités de son trajet artériel, dépassant les artérioles, arrive dans un réseau capillaire où les vaisseaux n'ont plus que des parois élastiques, tout au plus douées de la motilité améboïde ; ce réseau est relativement passif, mais il est commandé par les artérioles et les veinules qui en règlent l'irrigation. C'est dans ces terminaisons du système artériel, dans ces origines du système veineux, dans leurs couches musculaires que gît et se voit l'indépendance de la circulation capillaire supposée *a priori* par Hoffmann et Stahl, Bordeu, Bichat et Graves. Mais ces couches musculaires elles-mêmes sont sous la dépendance du système nerveux ganglionnaire dont « le rapport avec les

artères est trop constant pour ne pas tenir à quelque grand but des fonctions de l'économie. » C'est sur l'action de ce système que s'ouvrent les divergences. L'expérience type de Cl. Bernard, par cela qu'elle consistait en une section de nerf, impliquait une paralysie. Bien que son auteur se défendît de cette conclusion, disant que « le phénomène circulatoire secondaire à cette section lui paraissait actif et non passif (1) », elle a pris le premier rang et ce fut à une paralysie indirecte par suspension de l'action nerveuse constrictive qu'on attribua même les dilatations produites par des irritations nerveuses. Quoi qu'il en soit, les artérioles dilatées, le sang pénètre dans le réseau capillaire avec le surplus de l'impulsion cardiaque qu'il n'a pas dépensée à vaincre le tonus vasculaire, la pression s'accroît dans ce système et devient une condition des sécrétions, des œdèmes actifs (Ranvier), des hémorrhagies (Bouchard)... Enfin cette dilatation d'origine nerveuse non-seulement se fait sur le point d'irritation, mais encore à distance (fluxions réflexes); elle se produit à la périphérie par des lésions centrales de la moelle et de l'encéphale.

Hippocrate disait : « Il y a des parties qui envoient, qui mandent ». D'abord, on admet encore indirectement une pareille manière de parler, et l'on dit que l'ovaire est l'organe mandant de la fluxion menstruelle, mais on va plus loin : on admet un excès de pression, de propulsion dans le système sanguin : excès dû à l'énergie anormale des contractions du cœur ou des artères (Legros et

(1) Cl. Bernard. Leçons sur la pathol. et la phys. du système nerveux, 1868, t. I, p. 509.

Onimus), à la surabondance absolue ou relative du sang (fluxion collatérale), enfin à la diminution de la capacité du système circulatoire par constriction des petits vaisseaux, ou par obstructions mécaniques, constrictions et obstructions plus ou moins locales ou générales. Le frisson et ses fluxions corrélatives aux viscères puis à la peau en est un exemple toujours cité depuis Hippocrate et Stahl (1).

Mais ces excès de tension peuvent bien forcer un système circulatoire ; encore faut-il qu'ils soient bien considérables (témoin les expériences de Cl. Bernard et de M. Bouchard), mais ils ne suffisent pas pour produire une fluxion. Anciens et modernes ajoutent qu'il faut que la partie soit de moindre résistance, consente. « Un homme, animé par un repas succulent et les libations copieuses d'un repas de noces, sort de la salle du festin où la température était élevée et s'expose pendant quelques in-

(1) Cette constriction de la généralité des vaisseaux, (déjà remarquée par J. Hunter et Cullen,) qui suit un traumatisme, une irritation, et qui peut précéder ou accompagner une fluxion, explique un fait assez étrange au premier abord. M. Vulpian dit en effet (*a*) : A la suite de la section du cordon nerveux cervical du grand sympathique, « la pression artérielle est accrue dans les branches de la carotide du côté opéré, ce qui tient certainement à l'augmentation de l'afflux du sang dans cette artère, car théoriquement, à cause de la dilatation des artérioles et des capillaires, la pression devrait au contraire s'abaisser (*b*). » Ne s'agit-il pas plutôt là d'un fait de contraction réflexe générale des vaisseaux, d'un excès de pression qui l'emporte sur la diminution produite par la dilatation locale, d'un fait analogue à cet excès de pression qui suit l'irritation du nerf sciatique et accompagne la dilatation des vaisseaux de l'oreille ? On pourait trouver d'autres exemples de faits complexes semblables.

(*a*) Vulpian. Leçons sur les vaso-moteurs, I, p. 95.

(*b*) L'excès de pression est de 10 à 30 0/0. Kaburke et Heidenhain. Rev. des sc. méd., X, I, 27.

stants au froid intense d'une nuit d'hiver ; aussitôt se manifestent les symptômes d'un violent raptus sanguin vers la tête, qui devient le début d'une manie congestive. Ici, la plénitude de l'estomac et le travail digestif avaient achevé la distension de tout le système sanguin, l'alcool avait *affaibli la tonicité vasculaire* et provoqué un commencement d'*hyperémie du cerveau*. Le froid, provoquant une *contraction subite de tous les capillaires périphériques* que le sang remplissait, est venu surélever tout à coup la tension artérielle, et les capillaires cérébraux n'ont pu résister » (1).

L'afflux collatéral lui-même ne suffit pas à constituer la fluxion, il faut une irritation : « Dans les parties anémiées par suite de ces obstructions, parties qui vont devenir des infarctus, la vitalité du tissu est très-diminuée; elles constituent donc en réalité des corps étrangers qui peuvent déterminer une irritation dans le tissu circonvoisin, et qui provoquent alors des dilatations vasculaires réflexes dans tous les points limitrophes » (2).

Enfin, Hipocrate disait : « Il y a des parties qui attirent. » On accepte, quoique avec réserve, deux espèces d'appel du sang : l'un relatif, dû à la diminution relative de la pression du sang dans un réseau (dilatation vasculaire primitive, décompression) ; l'autre, attraction absolue, force *a fronte*, fait de l'excitation nutritive du parenchyme, proposée par M. Brown-Séquard, admise par M. Vulpian, qui l'accepte encore pour l'inflammation, la rejetant pour les glandes en fonction ; enfin, par M. Char-

(1) Potain. Diction. ency. des sc. méd. Art. Cerveau.
(2) Vulpian. Loc. cit., II, p. 447.

cot. Cette théorie s'appuie sur le fait de l'afflux primitif vers le point d'irritation d'une membrane interdigitale de grenouille, de l'*area vasculosa* sans nerfs de l'embryon de poulet. Ce serait un fait commun aux êtres vivants des deux règnes, fondamental, d'attraction moléculaire (théorie de Naegeli), qui expliquerait les afflux de sève de la fécondation. de l'accroissement, du traumatisme des végétaux, fait analogue (on est loin de dire semblable) à cet afflux de substance qui se fait plus abondant sur la partie ecornée d'un cristal s'accroissant dans sa solution (Pasteur). Cette théorie expliquerait l'irrégularité de certaines fluxions irritatives qui contraste avec la symétrie des fluxions purement nerveuses par l'irrégularité même de distribution des corps irritants.

Au reste cette attraction, si elle joue un rôle dans la formation de la fluxion, n'est qu'accessoire aux deux autres conditions : afflux et dilatation vasculaire d'origine locale ou réflexe. C'est à celle-ci même qu'on donne le premier rang.

Je demande grâce pour ce parallèle entre les vues antiques et les modernes. A juste titre il paraîtra banal, incomplet, vide (1); mais, il fallait m'y résigner pour la conclusion de ce travail.

Il ne me reste plus qu'à envisager un dernier sens de la fluxion considérée sinon comme maladie locale spéciale, au moins comme élément local important ou prédominant d'une maladie, des inflammations, des pyrexies, du rhumatisme, etc. Je ne saurais faire autre

(1) Je n'ai pas touché entre autres points, le côté humoral de la fluxion où les disparates sont trop grands.

chose qu'une rapide énumération de quelques exemples. Ce sont ces fluxions des viscères, de la rate surtout, qui marquent le début de l'accès de fièvre intermittente, qui le précèdent peut-être, cette fluxion hépatique qui formerait l'urée avant l'hyperthermie (1), la fluxion testiculaire dans la fièvre à oreillons. Pour préciser et se borner au poumon, ce sont ces fluxions apparues aux mensurations de M. Woillez dans les trois quarts des fièvres, et qui sont une des causes de la dyspnée « par la surabondance de sang qui, dans un temps donné, traverse le poumon ; ce sang a besoin d'une quantité d'air également surabondante, c'est à un défaut de proportion entre l'air et le sang qu'est due la dyspnée » (2). Cet état fluxionnaire accompagne les foyers de pneumonie, et leur donnent une gravité particulière ; « pour ce dernier cas, le nom de fluxion de poitrine exprime admirablement ce qui a lieu le plus ordinairement, et il n'est pas rare de voir la pneumonie s'en tenir à ce terme, sans passer par les stades ultérieures d'hépatisation » (3). C'est le cas de ces congestions qui consistent en « une fluxion sanguine aiguë avec fièvre à son début » (4), et évoluent en quatre ou cinq jours. Il se présente au début ou au décours des fièvres typhoïdes, avec des caractères tels qu'il peut donner le change et offrir le tableau d'une pneumonie à rapide évolution, suivie d'une fièvre continue. J'ai constaté une telle erreur au premier septénaire d'une fièvre ty-

(1) Brouardel. Arch. physiol., 1876, n° 4.

(2) Andral. Loc. cit., p. 37.

(3) Luton. Art. Congestion, du nouv. Dict. de méd. et de chir. pratiq.

(4) Woillez. Rech. clin. sur la cong. pulm. Arch. génér. de méd., 1866.

phoïde prise pour une pneumonie du sommet. M. Woillez en donne un autre exemple (1). Ces mouvements fluxionnaires se retrouvent dans la coqueluche dont ils précèdent et causent l'attaque (Barth et Roger). Ils sont un élément de premier ordre dans la constitution, le pronostic, la thérapeutique de la pleurésie, et le professeur Potain enseigne les moyens d'en reconnaître l'effet avec sa précision et son exactitude habituelles : « Il faut y éviter toute cause de nouvelles *poussées congestives*, et pour cela se garder spécialement de pratiquer la thoracocentèse » (2). Ne s'en produit-il pas de pareils autour ou dans le voisinage des tubercules ; ne sont-ils pas le caractère des manifestations pulmonaires dans le rhumatisme, de la broncho-pneumonie des enfants (Damaschino) ? Tous ces états, si semblables, n'ont-ils pas des symptômes propres, une allure, une activité qui en font des espèces du genre fluxion, et qui les séparent de la congestion passive et mécanique, et de l'œdème du poumon (dans les maladies du cœur, par exemple), avec lesquels on s'obstine à les confondre et à les décrire ? Ne serait-il pas moins inexact d'en faire des pneumonies ?

(1) Loc. cit, p. 84.
(2) Ferrand. Th. Paris, 1878, n° 134.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

A. Parent, imprimeur de la Faculté de Médecine, rue M^r^-le-Prince, 31.

